

INSTITUT DE FRANCE.

---

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE  
DES  
**CINQ ACADÉMIES**

DU SAMEDI 24 OCTOBRE 1896

---

DISCOURS  
DE  
**M. RAVAISSON**  
PRÉSIDENT



PARIS  
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C<sup>IE</sup>  
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56  
—  
M DCCC XCVI



DISCOURS  
DE  
M. RAVAISSON  
PRÉSIDENT

---

MESSIEURS,

Les Académies dont l'Institut est composé se réunissent annuellement dans une séance générale sous la présidence de l'une d'elles, présidence qui échoit cette année à l'Académie des Sciences Morales et Politiques. Comme l'ont dit plusieurs de mes prédécesseurs à cette place, c'est là une expression significative de la haute pensée qui, il y a un siècle, en ressuscitant et en complétant les Académies d'autrefois, créa le grand corps de l'Institut de France : la pensée de l'union et de la solidarité de toutes les connais-

sances humaines; pensée que justifie toujours davantage la marche incessante de l'intelligence.

Et, en effet, entre les régions diverses du vaste empire qu'embrasse l'intelligence, il y a des analogies en vertu desquelles chaque étude sert à toutes les autres, dont, au premier abord, elle peut sembler uniquement différente.

Rien de plus distinct et, en apparence, de plus séparé que les sciences mathématiques et physiques, d'une part, et, d'une autre, la poésie et les beaux-arts. Pourtant, non seulement les différentes sciences contribuent au succès les unes des autres, et de même, au succès les uns des autres les différents arts, mais, d'une manière générale, rien ne s'entraide comme la Science et l'Art. S'il est vrai de dire, avec Léonard de Vinci, que vouloir peindre sans savoir, c'est vouloir naviguer sans boussole; s'il est vrai que chaque progrès dans l'Art, de Phidias et de Polyclète à Léonard et à Rembrandt, a été la création d'une science nouvelle, il n'est pas moins vrai que la science n'avance pas seulement par l'observation et le calcul, mais encore, mais surtout, peut-être, par la divination, et que de l'imagination et du cœur même vient l'élan qui fait les grandes découvertes.

Platon disait déjà : pour bien connaître une chose, il faut la considérer là où elle est le plus belle. On a reconnu depuis, avec Claude Bernard, que l'hypothèse, longtemps proscrite, était l'instrument de l'invention; et l'hypothèse repose le plus souvent sur un sentiment vif de l'harmonie des choses, ou, pour parler encore comme Léonard de Vinci, de la « beauté du monde ».

Si donc les méthodes diffèrent dans les sciences et dans

les arts, elles n'en sont pas moins, et l'on s'en aperçoit de plus en plus, foncièrement semblables.

C'est que dans la nature, objet de l'intelligence, dans la nature, si riche en forces et en formes de toutes sortes, et à laquelle se conforment les méthodes, tout pourtant se ressemble et se tient, et les ressemblances sont de jour en jour plus manifestes.

Dans la cosmologie, après la découverte, par Descartes et Leibniz, de la conservation générale du mouvement et surtout de l'énergie, la découverte, qui l'a suivie, de l'équivalence des forces physiques, est venue établir sur une base solide l'idée d'un universel équilibre.

De plus en plus on est amené à entrevoir que toute la physique dans ses différentes sphères, chaleur, lumière, son, électricité, magnétisme, repose sur des mécanismes plus semblables encore que divers.

De la connaissance plus exacte de la lumière et de ses propriétés on a pu déduire encore que, depuis notre planète jusqu'aux étoiles les plus éloignées dans l'immensité de l'espace, tous les corps célestes sont composés des mêmes éléments.

Que sera-ce si, ébauchant une science de plus, la morphologie générale, on vient à établir que les éléments ne sont pas seulement partout les mêmes, mais que partout aussi, depuis les cristaux et les roches jusqu'aux êtres le mieux organisés, partout se trouve un même fond de structure?

Pascal a dit : « La nature s'imite elle-même ; la fleur répète la feuille, et la feuille la tige. »

A quel point, en effet, la nature s'imite, nous le savons

mieux encore que ne l'a su Pascal, nos descendants le sauront mieux que nous.

Un poète savant, Goethe faisait voir, au commencement de ce siècle, que les parties diverses d'une plante sont des transformations d'une seule et même chose. Le transformisme, sans résoudre le difficile problème des origines de la vie, est venu ensuite, après Geoffroy Saint-Hilaire, montrer dans l'infinité des formes organiques, tenues longtemps pour radicalement différentes, de pures métamorphoses d'un seul et même modèle. A mesure que s'augmente le prodigieux amas des détails, à mesure domine, en les rapprochant, la simplicité.

De plus en plus se vérifie donc cette pensée d'un Leibniz : « Quisaurait bien une chose saurait tout », pensée à laquelle répond le dessein qu'il avait de frapper une médaille représentant un soleil rayonnant sur des nuages, avec cette devise : « *Sufficit unum*. A tout suffit un seul. »

Aristote avait dit déjà, à la fin de sa Métaphysique, en empruntant un vers à Homère : « Il n'est pas bon qu'il y ait plusieurs têtes. Un seul chef ! » Du progrès continu de l'intelligence dans la voie de la simplicité comment ne pas être tenté d'aller jusqu'à conclure, aujourd'hui plus que jamais, que tout émane d'un unique principe, supérieur à toute multiplicité, source première de toute énergie, raison dernière de tout mouvement ? Ajoutons : si l'on remarque que le mouvement, qui est presque toute la nature, ne s'explique en dernière analyse, ainsi que l'a dit encore Leibniz, que par un effort intime, comment, sans prétendre à comprendre en son fond l'universel principe, comment ne pas incliner aussi à en

reconnaître l'image la plus ressemblante, quoique très imparfaite, dans la puissance mystérieuse que la conscience nous révèle en nous, et où Descartes reconnut le principal de notre être, cette puissance appuyée à l'infini, tendant à l'infini, qui est la volonté?

Quoi qu'il en soit de cette dernière conjecture, répétons une fois de plus, comme une vérité que chaque jour vient confirmer, dont chaque jour vient agrandir la portée : dans ce vaste univers, physique et moral, partout analogie, partout harmonie. C'est assez pour justifier et la création qui fut faite, dans la patrie de Descartes et de Pascal, d'un corps tel que celui de l'Institut, dont les différents membres correspondent aux différents domaines du savoir, et l'établissement de la solennité périodique, objet de notre réunion d'aujourd'hui, qu'on pourrait appeler la fête de l'unité intellectuelle.

J'ai hâte de céder la parole aux délégués, que vous être impatientes d'entendre, de l'Académie française, de celles des Inscriptions et Belles-Lettres, des Sciences et des Beaux-Arts.

Pourtant un devoir s'impose au Président de cette séance. C'est de rendre un compte sommaire de ce qui s'est passé de plus mémorable dans l'Institut, à part ses travaux, dans la période annuelle qui prend fin.

Et d'abord les deuils que nous avons traversés.

L'Académie française a perdu M. Alexandre Dumas, un des princes de la littérature moderne; M. Léon Say, qui sut ajouter encore à l'éclat d'un nom illustre dans l'économie

politique ; M. Jules Simon, philosophe et historien de la philosophie, éloquent orateur, l'un de ceux qui plaidèrent avec le plus de constance et de talent efficace la cause des classes souffrantes.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a perdu M. de la Villemarqué, qui tira des ténèbres la vieille poésie de la Bretagne ; M. Hauréau, l'historien si bien informé de la scolastique, le docte continuateur des Bénédictins dans l'histoire littéraire et ecclésiastique de l'ancienne France ; M. de Rozière, qui éclaira, sur plusieurs points, les origines de notre droit et de quelques-unes de nos institutions politiques.

L'Académie des Sciences a perdu M. Sappey, le fin et impeccable anatomiste ; M. Daubrée, à qui furent si redevables la géologie et la minéralogie ; M. Rézal, l'ingénieur et souvent profond mécanicien ; M. Fizeau, dont le nom restera glorieusement attaché, avec celui de Fresnel, à l'histoire de la théorie de la lumière ; M. Jules Reiset, qui contribua pour une si grande part à l'alliance de l'agriculture et de la science ; très récemment M. Trécul, botaniste aux vues originales et fécondes, et, plus récemment encore M. Tisserand, éminent astronome.

L'Académie des Beaux-Arts a perdu M. Ambroise Thomas, un des grands compositeurs de ce siècle ; M. Barbet de Jouy, d'un goût si pur et si délicat, qui fut un des premiers à faire connaître et apprécier les œuvres des anciens mosaïstes.

L'Académie des Sciences morales et politiques a perdu, outre MM. Jules Simon et Léon Say, qui lui appartenaient en même temps qu'à l'Académie française, M. Cucheval-



Clarigny, esprit exact et sûr, qui savait jeter de vives clartés sur les obscurités de la science financière, et M. Barthélemy Saint-Hilaire, l'infatigable traducteur d'Aristote.

De la liste de nos associés étrangers, tous illustres, nous avons vu disparaître M. E. Curtius, l'historien de la Grèce antique, l'excellent archéologue; M. Leighton et M. Millais, deux des chefs de la nouvelle et si remarquable école anglaise de peinture; M. Fiorelli, l'érudit antiquaire, sagace directeur des fouilles archéologiques à Rome; M. de Silva, qui représentait depuis longtemps avec distinction, à Lisbonne, la science et l'art architectoniques.

Les noms que je viens de citer représentent tous des services très divers, pour la plupart considérables rendus à la littérature, à l'histoire, aux sciences mathématiques, physiques, agronomiques, médicales, aux beaux-arts, aux sciences morales et sociales, à la philosophie.

Ces noms, il en est un bon nombre que conservera avec reconnaissance la postérité.

Si les jours de deuil pour chacune des académies sont des jours de deuil pour elles toutes, ce sont aussi des moments où nous est particulièrement sensible la confraternité qui nous unit, que ceux dont nous avons à nous féliciter. Tels sont les moments où nous donnons aux confrères que nous avons perdus des successeurs dignes d'eux.

Depuis le 25 octobre 1895, les élections ont fait entrer dans l'Académie française MM. Costa de Beauregard, Anatole France et Gaston Paris; dans l'Académie des Inscriptions, MM. Cagnat et de Ruble; dans l'Académie des

Sciences, MM. Marcel Bertrand, Achille Müntz, Lannelongue et Rouché; dans l'Académie des Beaux-Arts, M. Charles Lenepveu; dans l'Académie des Sciences morales et politiques, MM. Lachelier, Gebhart, de Foville et Luchaire.

Un des jours dont nous garderons chèrement le souvenir est encore celui, tout récent, où un souverain éclairé est venu, à l'exemple du fondateur de son empire, prendre place dans une de nos réunions. Cet honneur fait à l'Académie française par Nicolas II, comme il l'avait été jadis, par Pierre le Grand, et à cette même Académie et à celles des Inscriptions et des Sciences, nous le tenons pour fait à tout l'Institut, dont ces Compagnies sont maintenant des sections, et nous sommes heureux d'y trouver un témoignage nouveau d'estime et d'amitié de la part d'un grand peuple qu'estime et qu'aime la France.



